



ADMINISTRATION
et bureau de vente
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPERA
à Paris

ROMAN
LE FAVORI DE LA REINE, par A. ARNOUD et N. FOURNIER.
IMPRESSIONS DE VOYAGE EN SUISSE, par Alex. DUMAS.
RIKKE-TIKKE-TAK, par HENRI COSSICENCE.

ABONNEMENT
Un an 4 fr.
Six mois 2 fr.
(Deux numéros par semaine.)



Deux ans sans suspendre à nos romans, à prix une poignée de sous.

LE FAVORI DE LA REINE

— STRUENSER —

PAR A. ARNOUD ET N. FOURNIER.

C'était un jeune homme qui n'avait pas encore atteint le milieu de la vie; ses traits naturellement beaux conservaient une empreinte de douceur et de dignité, au travers des marques précoces qu'avaient déposées sur ses joues le chagrin, les excès, ou la maladie; son front large et découvert aurait en la pureté de celui d'un enfant, sans quelques plis jaunâtres qu'y formait sans cesse la contraction involontaire de ses sourcils. Rien de farouche pourtant dans sa physionomie: ses yeux bleus n'exprimaient que la langueur. Un observateur superficiel aurait cru reconnaître dans la fixité de ses regards et dans l'habitude abandonnée de tout son corps les signes extérieurs d'une sorte d'imbécillité morale; mais la légère saillie de sa lèvre inférieure révélait une finesse peu commune, et l'on devinait que ce pauvre jeune homme, tout chétif et tout abattu qu'il paraissait là, était né peut-être pour plaire et pour briller. Du reste, ses vêtements, quoique en désordre, annonçaient une certaine élégance; et sa coiffure, dont les boucles poudrées retombaient sur ses épaules, était celle d'un homme distingué de cette époque.

Struensee le considéra quelque temps avec intérêt; puis, s'approchant de lui, il lui prit la main et lui demanda doucement:

- Qu'avez-vous?
- Je souffre.
- Depuis longtemps?
- Depuis que j'existe.
- Avez-vous vu beaucoup de médecins?
- Vingt, trente, quarante, que sais-je? des ignorants...

— Je m'en aperçois, dit Struensee.

L'acolyte obligé du malade reprit avec ironie:

— Probablement M. le docteur d'Altona est plus habile que tous ses confrères?

— Du moins, répondit celui-ci, je sais faire des distinctions entre les maladies du corps et celles de l'âme, de manière à guérir l'un en traitant l'autre. Ce jeune homme me paraît atteint d'une double affection; les spasmes nerveux, dont je le vois agité par intervalles, dénotent un mal physique réel et invétéré, tandis que ses traits me révèlent une souffrance morale, aussi réelle et peut-être plus fâcheuse.

Le malade pressa la main du docteur, comme pour lui dire: Vous avez deviné.

L'interrogatoire continua.

— Vous n'êtes pas heureux?

— Non, répondit l'autre avec un profond soupir.

— Pourtant, si j'en juge par l'apparence, vous êtes riche?

— Mais, oui... pas mal. Cette réponse fut accompagnée d'un sourire indéfinissable que le malade échangea avec son compagnon. Tel que vous me voyez, j'ai dépensé des millions.

— Peut-être avez-vous des dettes? continua le docteur.

— Il est vrai, j'en ai beaucoup... Mais, ajouta le jeune homme avec la même expression de finesse, je ne suis pas forcé de les payer.

Ah! pensa Struensee, je voudrais bien en pouvoir dire autant. Puis il se souvint qu'une loi féodale accordait aux nobles danois le privilège de soustraire leur personne à l'action de leurs créanciers, et interpréta dans ce sens les paroles qu'il venait d'entendre. Il reprit aussitôt:

— Eh! mon Dieu! que diront les misérables et les serfs corvéables du royaume, si un riche et noble gentilhomme se plaint

ainsi de sa condition? Que vous manque-t-il dans le monde, à vous né pour jouir? Ah! c'est que le sort, en vous prodiguant les biens, vous a donné un cœur semblable à tous les autres; ce qui souffre en nous, c'est le cœur... Lui seul échappe à l'action de la fortune et des hommes; lui seul ne rend de comptes qu'à lui seul...

Puis, après une pause...

— Êtes-vous marié?

La physionomie du jeune homme parut s'émouvoir à cette question. Il répondit en hésitant:

— Oui...

— Votre femme est-elle jeune, est-elle belle?

Il se contenta cette fois d'un signe de tête qui pourtant exprimait beaucoup plus que sa première réponse. Son compagnon, d'un air mécontent, s'appretait sans doute à blâmer l'indiscrétion de cet interrogatoire qui semblait excéder les droits d'un médecin. Le malade l'arrêta par un geste, pour écouter Struensee.

— Ne l'aimez-vous pas? disait celui-ci; vous êtes - vous volontairement éloigné d'elle?...

Voyant que l'on se taisait, il poursuivit:

— Y a-t-il en elle quelque défaut de l'âme? Vous a-t-elle montré de la haine?... Non... De la froideur, de l'indifférence?... Non encore... Avez-vous des torts vous-même?... Peut-être... Pendant une longue absence, vous aurez, je l'imagine, reçu quelques avis trompeurs sur la conduite ou sur l'humeur de votre jeune épouse: on vous aura inspiré d'injustes préventions. Malheur aux riches dont la santé décline! ils voient souvent leur ménage troublé par les soins intéressés de leurs héritiers.

Une double exclamation, l'une de surprise, l'autre de mécontentement, apprit au docteur que cette fois, sans doute, il avait frappé juste. Les yeux louches de l'homme qui se trouvait près de lui étincelaient de colère.

— Quoi! monsieur, s'écria-t-il; osez-vous bien!...

— Silence, Frantz, dit impérieusement le malade en tenant ses regards attachés sur l'interrompue; les suppositions du docteur ne me déplaisent pas: car voilà peut-être ce qui m'arrive: depuis quelque temps je me défie de mes héritiers et de leurs agents.

Frantz pâlit et ne dit plus mot.

— Tenez, mon gentilhomme, reprit le médecin avec un ton d'intérêt qui captiva son client; j'ai découvert le secret de votre véritable maladie; elle est là, dit-il, en posant une main sur le front du jeune homme, et là, en posant l'autre main sur son cœur. En définitive, vous vous ennuyez?

— Souverainement.

Ce mot fut prononcé avec une expression singulière.

— Je le crois bien, répliqua le docteur; loin de votre femme, sans famille peut-être?... et il entendit un soupir... sans véritables amis?... et il entendit un second soupir; vous languissez privé d'émotions douces ou fortes... D'ailleurs, ajouta-t-il négligemment, quand les affaires publiques vont si mal, l'ennui est la maladie naturelle de tous les hommes sensés.

Ce mot fit de l'effet; le jeune homme tressaillit, et se redressa sur son fauteuil. Celui qu'il nommait Frantz se leva brusquement, et lança sur le docteur un regard irrité:

— Quelle hardiesse, monsieur! oseriez-vous attaquer la monarchie absolue?

— Et pourquoi ne l'oserais-je pas? répartit l'autre avec assurance. Cependant, comme toutes les choses humaines, le pouvoir absolu a son bon côté: dans les temps de crise, il fournit à un homme de passage les moyens d'accomplir seul tout le bien que la Providence réserve aux nations, et de réaliser en quelques années l'œuvre lente de plusieurs siècles.

— J'aime assez cette idée, observa le malade qui prêtait une attention curieuse au docteur philosophe.

— Mais pour cette œuvre difficile, ajouta celui-ci, il faut un homme.

— Eh bien! le roi Christian?

— Le roi absolu Christian, faible de corps et d'esprit, a vu son génie s'éteindre entre les mains de ses conseillers.

Une rougeur subite anima les joues pâles du jeune homme; un feu passager brilla dans ses yeux.

— Monsieur, monsieur! s'écria-t-il, ce que vous dites-là est un crime de lèse-majesté, et je ne puis entendre...

— A la bonne heure, interrompit le médecin en frappant des mains, votre opinion se montre; c'est ce que je voulais: un peu de contradiction vous fera du bien... le pouls s'élève, le sang circule: oh! je vous guérirai!

Honteux de son emportement, le malade ne put s'empêcher de sourire, et prenant un ton radouci:

— Convenez du moins que les torts de Christian...

— Sont plutôt ceux du favori, ajouta Struensee, de ce damné comte Holke.

Un éclat de rire l'interrompit. En se retournant, il vit le malade qui le regardait d'un air joyeux, tandis que son compagnon paraissait deux fois plus morose que de coutume. Sans s'émouvoir, il continua:

— Oui, du favori Holke; favori de qui? je l'ignore, car le roi, dit-on, ne l'aime guère, et le peuple encore moins.

A. ARNOULD ET N. FOURNIER.

— La suite au prochain numéro. —

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN SUISSE

DEUXIÈME PARTIE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

LE FAULHORN

Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous mîmes en route pour accomplir la plus rude ascension que nous eussions encore tentée; nous avions la prétention d'aller coucher dans la plus haute habitation de l'Europe, c'est-à-dire à huit mille cent vingt et un pieds au-dessus du niveau de la mer; cinq cent soixante-dix-neuf pieds plus haut que l'hospice du Saint-Bernard, dernière limite des neiges éternelles.

Le Faulhorn est, sinon la plus haute, du moins l'une des plus hautes montagnes de la chaîne qui sépare les vallées de Thun, d'Interlaken et de Brienz de celles du Grindelwald et de Rosenlauwi. Ce n'est que depuis un an ou deux qu'un aubergiste, spéculant sur la curiosité des voyageurs, eut l'idée d'établir, sur le plateau qui tranche son sommet, une petite hôtellerie qui n'est habitable que l'été. Aussitôt le mois d'octobre arrivé, il abandonne sa spéculation et son domicile, démonte les portes et



La chapelle de Niki.

les volets, afin de n'en avoir pas d'autres à faire établir l'année suivante, et abandonne sa maison à tous les ouragans du ciel, qui font rage autour d'elle jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un poteau debout.

Notre hôte de la vallée eut grand soin de nous prévenir d'avance, en confrère charitable, que la vie animale était fort pauvrement alimentée dans les régions supérieures où nous allions parvenir, attendu que l'amburgeiste, obligé de tirer tous ses comestibles de Grindelwald et de Rosenlauw, faisait le lundi, les provisions de la semaine : mesure qui n'avait aucun inconvénient pour les voyageurs qui lui rendaient visite le mardi, mais qui, tout le long de la route, devait tenir dans une grande perplexité ceux que, comme nous, le hasard amenait chez lui le dimanche. Il nous invita, en conséquence, et cela dans notre intérêt, nous dit-il, à revenir coucher chez lui, où nous trouverions, comme nous avions pu nous en convaincre, bon lit et bonne table. Nous le remercîmes de l'avis; mais nous lui dîmes que notre intention bien positive, si nous descendions le même jour, était de nous rendre droit à Rosenlauw et de gagner ainsi une journée de marche. Cette déclaration lui fit perdre de l'instant une grande partie de la sollicitude qu'il venait si tendrement de nous mani-

fester, et qui, au moment de notre départ, parut même avoir fait place à la plus complète indifférence, sentiment dont il nous donna enfin une preuve en refusant net de me vendre un poulet mort dont je voulais, à tout hasard, faire mon casse-croûte de route. Nous partîmes donc assez inquiets de notre avenir gastronomique.

Tout mon espoir reposait de ce côté sur le fusil que je portais en l'ondoslière; mais chacun sait combien, en Suisse, est précaire pour le voyageur la chance de dîner avec sa chasse; le gibier, naturellement rare, déserte encore les environs des routes fréquentées. Je m'écartai donc autant que je le pus du chemin frayé, et je m'en allai, suivi par mon guide et frappant à tous les buissons, dans l'espoir d'en faire partir un gibier quelconque.

De temps en temps celui-ci s'arrêtait et me disait :

— Entendez-vous ?

J'écoutais. Et, en effet, une espèce de sifflement aigu arrivait jusqu'à moi.

— Qu'est-ce que cela ? faisais-je.

— Des marmottes, répondait mon guide. Voyez-vous, continuait-il, les marmottes, c'est fâcheux.

— Diabla ! si je pouvais rejoindre celle qui siffle.

— Oh ! vous ne pourrez pas... Ça se dé-

poille comme un lapin, on se met à la broche ça s'arrose avec du beurre frais ou de la crème; puis, on sème là-dessus des fines herbes, et quand on a mangé la chair et sacré les os, on se lèche les doigts.

— Dites donc, l'ami, alors je ne serais pas fâché d'en tuer une, moi.

— Impossible !... Oh bien, quand on vent la manger froide, on la met tout bonnement dans une marmite, avec du sel, du poivre, un bouquet de persil; il y en a qui ajoutent un filet de vin. On la laisse bouillir deux heures, puis on fait à la bête une sauce avec de l'huile, du vinaigre et de la moutarde. Voyez-vous, si jamais vous en mangez, vous m'en direz de fameuses nouvelles.

— Eh bien, mon cher ami, je tâcherai que ce soit en sort.

— Ouiche, courez. C'est malin comme tout, ces animaux; ça sait bien que c'est fâcheux rôti et bouilli. Via pourquoi ça ne se laisse pas approcher. Il n'y a que l'hiver; on défonce leurs terriers, et l'on en trouve des dizaines qui dorment en rond.

Comme je ne comptais pas attendre l'hiver pour goûter de la marmotte, je me mis incontinent en quête de celle qui siffait; mais, lorsque je fus à quatre cents pas d'elle environ, le sifflement cessa, et la bête rentra probablement dans son terrier, car je

ne pus l'apercevoir. Une autre me rendit presque aussitôt le même espoir, qui fut déçu de la même manière, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, harassé de cinq ou six tentatives aussi infructueuses, je reconnus la vérité des paroles que mon guide m'avait dites.

Je regagnais le chemin, tout penaud, lorsqu'un oiseau, que je ne connaissais pas, partit à mes pieds. Je n'étais pas sur mes gardes; il était donc déjà à une cinquantaine de pas lorsque je lui envoyai mon coup de fusil. Je vis malgré la distance, qu'il en tenait; mon guide me cria, de son côté, que la bête était blessée. L'oiseau continua son vol, et je me mis à courir après l'oiseau.

Il n'y a qu'un chasseur qui puisse comprendre par quels chemins on passe lorsqu'on eurt après une pierre de gibier qui emporte son coup. Je ne crois pas m'être présenté au lecteur comme un montagnard bien intrépide; eh bien, je descendais à grande course une montagne aussi rapide qu'un toit, embarrassé de buissons que j'enjambais, de rochers du haut desquels je sautais, emmenant avec moi un régiment de pierres qui avaient toutes les peines du monde à me suivre, et, de plus, ne jetant pas un regard à mes pieds, tant mes yeux étaient fixés sur les courbes que décrivait en voletant la bête inconnue que je poursuivais. Elle tomba enfin de l'autre côté du torrent; emporté par mon élan, je sautai par-dessus sans même calculer sa largeur, et je mis la main sur mon rôti. C'était une magnifique gelinotte blanche.

Je la montrai aussitôt à mon guide en poussant un grand cri de triomphe; il était resté à l'endroit où j'avais tiré, et ce fut alors seulement que je reconnus quel espace j'avais parcouru. Je crois avoir fait un quart de lieue en moins de cinq minutes.

Il s'agissait de regagner la route, chose peu facile pour plusieurs raisons : la première était le torrent. Je m'en approchai, et m'aperçus seulement alors qu'il avait quatorze à quinze pieds de large, espace que j'avais franchi il n'y avait qu'un instant sans y regarder, mais qui, maintenant que je l'examinais, me paraissait fort respectable. Je pris deux fois mon élan, deux fois je m'arrêtai au bord : j'entendais rire mon guide. Je me souvins alors de Payot, dont j'avais ri en pareille circonstance, et je me décidai à faire comme lui, c'est-à-dire à remonter la cascade jusqu'à ce que je traversasse un pont, où que son lit devint plus étroit. Au bout d'un quart d'heure, je m'aperçus qu'elle prenait une direction opposée à celle qu'il lui fallait suivre, et que je m'étais déjà fort écarté de mon chemin.

Je me tournai du côté de mon guide; une éminence de terrain me le cachait, je profitai de la circonstance, et, prenant une branche de sapin, je sondai le torrent avec elle; puis, bien convaincu qu'il n'avait que deux ou trois pieds de profondeur, je descendis bravement dedans, le traversai à gué, et arrivai sur l'autre bord trempé jusqu'à la ceinture. Je n'étais qu'à la moitié de mes peines : il me fallait maintenant gravir la montagne.

Comme je commençais cette opération, mon guide parut au sommet; je lui criai de m'apporter mon bâton, sans l'aide duquel il était évident que je resterais en route; il eût peut-être été plus philanthropique de lui dire de me le jeter; mais, outre que j'ignorais si aucun obstacle ne devait l'ar-

rêter en chemin, je n'étais pas fâché de me venger de certain éclat de rire qui me bruissait encore aux oreilles, et pour lequel la fraîcheur de l'eau, qui ruisselait dans mes pantalons, entretenait une bonne et loyale rancune.

Willer n'en vint pas moins à moi avec toute l'obéissance obligeante qui fait le fond du caractère de ces braves gens, m'aida de son expérience, me tirant après son bâton, comme soutenant sous les épaules, si bien qu'au bout de trois quarts d'heure à peu près j'eus refait le chemin que j'avais parcouru en cinq minutes.

Cependant nous avions monté toujours, et nous commençons à rencontrer sur notre chemin de grandes flaques de neige que la chaleur du été n'avait pu fondre; un vent froid passait par bouffées chaque fois qu'une ouverture de la montagne lui offrait une issue; dans toute autre circonstance, j'y eusse fait attention à peine, mais le bain local que je venais de prendre me le rendait pour le moment fort sensible. Je grelotais donc tant soit peu en arrivant aux bords d'un petit lac, situé à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer; ce qui signifie que, onze cent vingt et un pieds plus haut, c'est-à-dire au sommet du Faulhorn, je grelotais beaucoup.

Aussi me précipitai-je dans la petite baraque sans m'occuper le moins du monde du paysage que je venais chercher; je me sentais des douleurs d'entrailles assez vives, et j'aurais été très-peu flatté d'être pris d'une inflammation, même dans la demeure la plus élevée de l'Europe; en conséquence, je réclamai un grand feu; l'hôte me demanda combien je voulais de livres de bois.

— Eh ! pardieu, mon cher ami, donnez-moi un fagot; il pèsera ce qu'il pèsera. J'ai trop froid pour me chauffer à l'once. L'hôte alla me chercher une espèce de falourde qu'il suspendit à un pèsou : l'aiguille indiqua dix livres.

— En voilà pour trente francs, me dit-il. Cela devait paraître naturellement un peu cher à un homme né au milieu d'une forêt, où le bois se vend douze francs la voie; aussi fis-je une grimace fort significative.

— Damié, monsieur, me dit l'hôte, qui la comprit, à ce qu'il paraît, c'est qu'on est obligé de l'aller chercher à quatre ou cinq lieues, et cela à dos d'homme : c'est ce qui fait que la vie est un peu chère ici, attendu que, comme on ne peut pas faire la cuisine sans bois...

La tournure de la dernière phrase, et sa terminaison par une réticence, ne m'annonçaient rien de bon pour l'addition de la carte; mais, en tous cas, comme mon rôti me coûtait déjà les trente frapes de bois que j'allais brûler pour me réchauffer, je portai le défi à mon hôte de me compter le reste du dîner sur le même pied; bien entendu que ce fut tout bas que je lui portai ce défi; car, si je l'avais fait tout haut, il me paraissait homme à l'accepter sans la moindre hésitation.

Je fis seier en conséquence ma falourde en trois, m'enfermai avec elle dans ma chambre, fourrai pour dix francs de bois dans mon poêle, et, tirant de mon sac du linge, un pantalon de drap et ma redingote de fourrure, je commençai une toilette analogue à la localité.

Je l'achevais à peine lorsque Willer frappa à ma porte : il venait m'inviter à me dépêcher, si je voulais jouir de la vue de l'horizon dans toute sa largeur. Le temps

menaçait de se mettre à l'orage, et l'orage promettait de nous dérober bientôt l'aspect de l'immense panorama que nous étions venus visiter. Je m'empressai de sortir.

Nous gravâmes aussitôt une petite éminence d'une quinzaine de pieds de hauteur contre laquelle s'adosse l'auberge, et nous nous trouvâmes sur la pointe la plus élevée du Faulhorn.

En nous tournant vers le nord, nous avions en face de nous toute la chaîne des glaciers, que nous voyions depuis Berne, et qui, quoique courant de l'orient à l'occident, à quatre ou cinq lieues de nous, paraissait fermer l'horizon à quelques pas de distance seulement. Tous ces colosses, aux épaules et aux cheveux blancs, semblaient la personnification des siècles se tenant par la main en encerclant le monde; quelques-uns, plus géants encore que les autres, tels que le Wetter-Horn, le Finsteraarhorn, la Jungfrau et la Blümlisalp, dépassaient de la tête toute cette famille patriarcale de vieillards, et de temps en temps nous donnaient le bruyant spectacle d'une avalanche se détachant de leur front, se déployant sur leurs épaules comme une cascade, et se glissant entre les rochers qui forment leurs armures, comme un serpent immense dont les écailles argentées reluisent au soleil. Chacun de ces pics porte un nom significatif, qu'il doit soit à sa forme, soit à quelques traditions connues des gens du pays, tels que le Schreck-Horn (pietronqué), ou la Blümlisalp (montagnes des Fleurs).

En nous tournant vers le midi, le paysage changeait complètement d'aspect : à trois pas de l'endroit où se posaient nos pieds, la montagne fendue par quelque cataclysmisme et coupée à pic, laissait apercevoir, s'étendant à six mille cinq cents pieds au-dessous de nous, toute la vallée d'Interlaken, avec ses villages et ses deux lacs, qui semblaient d'immenses glaces placées là dans leur cadre vert pour que Dieu puisse s'y mirer du ciel. Au delà, et dans le lointain, se détachaient en masses sombres, sur un horizon bleuâtre, le Pilate et le Righi, placés aux deux côtés de Lucerne comme les géants des *Mille et une Nuits* chargés de garder quelque ville merveilleuse, tandis qu'à leurs pieds se tordait le lac des Quatre-Cantons, et derrière eux, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, resplendissait le lac bleu de Zug, confondu avec le ciel, auquel il semblait toucher.

Willer me frappa sur l'épaule; je tournai la tête, et, suivant des yeux la direction de son doigt, je vis que j'allais assister à l'un des spectacles les plus imposants de la nature après une tempête sur mer, c'est-à-dire à une tempête dans la montagne.

Les nuées qui apportaient l'orage avec elles se détachaient, l'une du sommet du Wetter-Horn, l'autre des flancs de la Jungfrau, et s'avançaient silencieuses, noires et menaçantes, comme deux armées ennemies qui marchent l'une contre l'autre et ne veulent commencer le feu qu'à une portée mortelle. Quoiqu'elles voguassent avec une rapidité extrême, on ne sentait aucun souffle d'air; on eût dit qu'elles étaient poussées l'une vers l'autre par une double puissance attractive; un silence profond, que le cri d'aucun être ne troublait, s'était étendu sur la nature, et la création tout entière semblait attendre, muette et immobile, la crise qui la menaçait.

Un éclair, suivi d'une détonation épouvantable, reproduite et prolongée par tous

les échos des glaciers, annonça que les nuées venaient de se joindre, et que le combat était commencé : cette commotion électrique sembla rendre la vie à la création ; elle se réveilla en sursaut avec tous les symptômes de l'effroi. Un souffle chaud et lourd passa sur nous, agitant à défaut d'arbres une grande croix de bois mal fixée en terre ; les chiens de nos guides hurlèrent, et trois chamois, se levant je ne sais d'où, parurent tout à coup, bon lissant sur la pente d'une montagne qui s'élevait côte à côte avec la nôtre ; une balle que je leur envoyai, et qui alla labourer la neige à quelques pieds d'eux, ne parut nullement avoir attiré leur attention ; le bruit du coup ne leur fit pas même tourner la tête, tant ils étaient tout entiers livrés à la terreur que leur inspirait l'ouragan.

Pendant ce temps les nuées se croisaient, passant l'une au-dessus de l'autre et se renvoyant éclair pour éclair. De tous les points de l'horizon on voyait accourir, comme des régiments pressés de prendre part à une bataille, des nuages de formes et de couleurs différentes, qui, se précipitant dans la mêlée, augmentaient la masse de vapeurs en se réunissant à elles. Bientôt le midi tout entier fut en feu ; la partie du ciel où était le soleil s'empourpra d'une couleur vive, comme celle d'un incendie ; le paysage s'éclaira d'une manière fantastique ; le lac de Thun parut rouler des vagues de flammes ; celui de Brienz se teignit de vert, comme une décoration de l'Opéra illuminée par des lampes de couleur, et ceux des Quatre-Cantons et de Zug perdirent leur teinte azurée pour devenir d'un blanc mat.

Bientôt le vent redoubla de violence ; des portions de nuages se déchirèrent, et, fouettées par lui, quittèrent le centre commun, s'égarèrent dans toutes les directions, et, comme à un signal donné, se précipitèrent vers la terre ; des portions de paysages disparurent comme si l'on avait étendu sur elles un rideau. Nous sentîmes quelques gouttes de pluie ; puis, presque aussitôt, nous fûmes enveloppés de vapeur ; l'éclair s'alluma près de nous et vint réléchir un de ses rayons sur le canon de ma carabine, que je lâchai comme si elle était de fer rouge. Nous étions au milieu de l'orage. Un saut qui peut général se fit entendre, et nous nous réfugiâmes dans l'auberge. Pendant dix minutes, la pluie fouetta dans nos carreaux ; l'ouragan branla la cabine comme s'il voulait la déraciner : la foudre eut littéralement l'air de frapper à la porte. Enfin la pluie s'arrêta, le jour reparut, nous nous hasardâmes à sortir. Le ciel était pur, le soleil brillant ; l'orage, que nous avions eu sur la tête, était maintenant à nos pieds ; le bruit du tonnerre remontait au lieu de descendre : à cent pieds au-dessus de nous, l'orage, comme une vaste mer, roulait des vagues dans la profondeur desquelles s'allumait l'éclair ; puis de cet océan qui comblait les précipices et les vallées sortaient, comme de grandes îles, les têtes neigeuses de l'Eiger, du Monek, de la Blumlisalp et de la Jungfrau. Tout à coup un être animé parut, se débattant au milieu de ces flots de vapeur, et se soulevant à leur surface : c'était un grand aigle des Alpes qui cherchait le soleil, et qui, l'apercevant enfin, monta majestueusement vers lui, passant à quarante pas de moi, sans que je songeasse même à lui envoyer une balle, tant le spectacle qui m'entourait m'absorbait tout entier

dans la contemplation de sa magnificence.

L'orage gronda pendant le reste du jour dans la vallée ; la nuit vint.

Harassé de fatigue et encore tout souffrant des douleurs que j'avais éprouvées, je comptais sur le sommeil pour rétablir mon équilibre sanitaire, que je sentais violemment dérangé ; mais cette fois je comptais sans mon hôte ou plutôt sans mes hôtes.

A peine fus-je couché, qu'un tapage infernal commença au-dessus de ma tête. Il paraît que le fluide électrique répandu dans l'air avait vigoureusement impressionné le système nerveux de nos guides, et l'avait poussé vers la gaieté. Les drôles étaient rassemblés, au nombre d'une douzaine, dans l'espace de grenier qui formait le premier étage de la maison, dont les voyageurs habitaient le rez-de-chaussée ; et comme ce premier étage et ce rez-de-chaussée n'étaient séparés l'un de l'autre que par des planches de sapin d'un pouce d'épaisseur tout au plus, nous ne perdions pas une syllabe d'une conversation que peut-être j'eusse trouvée aussi intéressante qu'elle me paraissait gaie, si elle ne se fût tenue en allemand. Le bruit des verres qui se choquaient sans interruption, celui de bouteilles vides qui roulaient sur le plancher, l'introduction de deux ou trois nouveaux convives d'un sexe différent, l'absence complète des lumières, bannies par la crainte du feu, m'inspirèrent des terreurs tellement vives sur la durée et la progression bruyante de cette bacchanale, que je pris le bâton ferré qui était près de mon lit et que j'en frappai à mon tour le plancher, en signe d'invitation au silence. Effectivement, le bruit cessa, les tapageurs se parèrent à voix basse ; mais il paraît que c'était pour s'encourager mutuellement à la résistance ; car, au bout de quelques secondes, un grand éclat de rire annonça le cas qu'ils faisaient de ma réclamation. Je repris mon bâton et la repoulevai, en l'accompagnant du plus abominable juron allemand que je pus trouver dans le répertoire tudesque ; cette fois, leur réponse ne se fit pas attendre : l'un d'eux prit une chaise, en frappa de son côté sur le plancher le même nombre de coups que j'avais frappés au mien, et, pour ne rien garder à moi, me renvoya en français le plus beau s. . . de Dieu que j'aie jamais entendu : c'était une révolte ouverte. Je restai un instant ahuri de la riposte ; puis je me mis à chercher dans mon esprit de quelle manière je pourrais forcer les rebelles à se rendre. Mon silence les fit croire à ma défaite, et les cris et le tapage recommencèrent de plus belle dans les régions supérieures.

Cependant, je venais de me rappeler que le tuyau de mon poêle avait son orifice dans un coin du grenier même où se gaudissaient mes ennemis. La cherté du bois ayant fait presumer au propriétaire que ce poêle serait habituellement un meuble de luxe, cette conviction ne lui avait par conséquent inspiré aucune crainte sur les conséquences, attendu que, s'il n'y a pas de feu sans fumée, il est incontestable qu'il y a encore bien moins de fumée sans feu.

Ce souvenir fut un trait de lumière ; un autre moins modeste donna une inspiration du génie. Je sautai à bas de mon lit, frappant dans mes deux mains comme un chef arabe qui appelle son cheval, et, courant à la cuisine, j'y ramassai tout le foin que j'y pus trouver, le rapportai dans ma forteresse, dont je barriquadai en dedans les fe-

nêtres et les portes, et commençai immédiatement mes préparatifs de vengeance. Ils consistaient, le lecteur l'a déjà deviné sans doute, à humecter légèrement la matière combustible, afin qu'elle donnât pour résultat la fumée la plus épaisse qu'il était possible d'en tirer ; puis, cette précaution préalablement prise, d'en bourrer atrocement le poêle ; enfin, mon artillerie ainsi préparée, d'approcher le feu des combustibles : c'est ce que je fis ; après quoi, je revins tranquillement attendre dans mon lit le résultat d'une opération si habilement préparée, et pour la réussite de laquelle l'obscurité qui enveloppait mes ennemis me donnait des garanties presque certaines.

En effet, quelques minutes se passèrent sans amener aucun changement dans la manière de faire de mes guides ; puis tout à coup l'un d'eux toussa, un autre étouffa, et un troisième, après une seconde consacrée à l'aspiration nasale, déclara que cela sentait la fumée. Chacun se leva de table sur ces mots.

C'était le moment de redoubler mon feu, et de profiter du désordre qui s'était mis dans l'armée ennemie pour l'empêcher de se rallier : Je me précipitai donc vers le poêle, je le bourrai à double charge ; puis, refermant la porte, j'attendis les bras croisés comme un artilleur près de sa pièce, le résultat de cette seconde manœuvre.

Il fut aussi complet que je pouvais le désirer ; ce n'était plus un toux, ce n'étaient plus des étouffements : c'étaient des cris de rage, des hurlements de désespoir ; je les avais enfumés comme des renards.

Cinq minutes après, un parlementaire frappait à ma fenêtre ; c'était à mon tour de faire mes conditions : j'eusai de la victoire en véritable héros ; comme Alexandre, je pardonnai à la famille de Darius, et la paix fut jurée entre elle et moi, à cette condition qu'elle ne ferait plus de bruit et que je ne ferais plus de feu.

Les clauses du traité furent religieusement exécutées des deux côtés, et je commençais non pas à m'endormir, mais à espérer que je m'endormirais, lorsque les chiens de nos guides poussèrent un cri plaintif et prolongé qui finit par se résumer en hurlements continus.

Je crus que les quadrupèdes étaient d'accord avec leurs maîtres pour me faire damner ; je cherchai dans mon arsenal une arme qui tint le milieu entre une houssine et un bâton, et je sortis de ma chambre dans l'intention d'aller au chevil et d'y épousseter vigoureusement le poil de ses habitants, à quelque race qu'ils appartenissent.

Alexandre DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

RIKKE-TIKKE-TAK

PAR

HENRI CONSCIENCE

(Suite.)

Le jeune homme porta à ses lèvres la main de la vieille femme, mais ne répondit pas.

— Jean, dit la mère Teerlinck avec douceur, si vous tenez à sortir, il ne faut pas y renoncer pour moi ; je vous accompagnerai.

Bonne maman, répondit Jean d'un voix pleine de prière, je désire sortir ; mais je dois sortir seul. Ma tête brûle ; je trouverai